N°81 JUIN 2019
YEGGMAG.FR

YEGG

LE FÉMININ RENNAIS

GRATUIT

NOUVELLE GÉNÉRATION



focus sur

ÉCOFÉMINISME

LE CHOC DES CONSCIENCES

Elly Oldman
DESSINATRICE ENGAGÉE

DÉCRYPTAGE
LIBERTÉ, PILOSITÉ, SORORITÉ

CULTURE
L'enfant noire n'existe pas ?


© CÉLIAN RAMIS

Celle qui
arbore une créativité sans fin

Au XIXe siècle, le monde découvrait l'imagination prolifique de Lewis Carroll grâce à son roman *Alice au pays des merveilles*. Au XXIe siècle, le farfelu prend un nouvel envol, sous la forme d'une fresque géante en réalité augmentée, *La Grande Histoire du Dessin Sans Fin*, signée Elly Oldman, illustratrice rennaise à la créativité débordante, découverte sur le tard. C'est lors d'une période d'immobilisation due à une forte crise d'épilepsie menant à une entorse que Loona commence à griffonner : « *Je me faisais chier, je traçais des traits et j'en ai eu marre, j'ai commencé à faire des dessins approximatifs et moches. En 2017, j'ai chopé une tablette graphique avec un stabilisateur, du coup ça me permettait de contrôler ma main. Et là, j'arrivais à dessiner ce que je voulais dessiner !* » Autodidacte, elle se lance dans le *Dessin Sans Fin* dont elle poste les avancées sur Instagram, où elle bâtit progressivement sa communauté de followers. « *Je m'amusais. Je me suis inspirée de mes potes, de mon chat, de films, séries, musiques, arts visuels, sacs à main, etc. C'est vraiment de la pop culture. Au début, mes premiers personnages n'étaient pas très aboutis mais j'ai bossé. Pendant 6 mois, 6 à 7h par jour, et puis j'ai commencé à mettre une chasse au trésor dans le dessin et à faire gagner des stickers et des magnets que je fabriquais.* », explique-t-elle. Elle est repérée par Electroni(k) qui souhaite alors exposer son œuvre. Problème : elle mesure près de 15 mètres de haut sur environ 60 centimètres de large. « *Ça ne ressemble à rien. Pas grave ! J'ai choisi de dessiner la suite sur un format plus adapté en taille, pour qu'on puisse marcher dessus en chaussettes et pour que ça puisse voyager dans plein d'endroits, des petits comme des grands. La fresque doit être terminée en septembre. Sachant que 1 ligne prend 5h de taf. Et qu'on doit ajouter de la réalité augmentée. À la fin, il y aura 2500 objets et personnages. Il m'en reste encore environ 1000 à faire.* », précise l'artiste qui ne recule devant rien. Début mai, elle montait sur la scène du Liberté à Rennes pour présenter son projet devant plus de 3000 personnes à l'occasion du plus grand TEDx de France : « *J'ai halluciné quand ils m'ont contactée et en fait, j'ai réalisé que mon projet, il était pas si con et qu'il était écolo.* » Engagée dans des actions citoyennes, Loona a co-fondé avec une amie le collectif RiveRennes pour lutter contre les incivilités. Ramasser les déchets, cela relève du bon sens pour elle. « *C'est pas compliqué ! Tu vas boire des coups, bah en chemin, tu ramasses les mégots et tu les jettes à la poubelle. C'est l'occasion d'être moins bête : ne pas mettre des mains au cul, ne pas pisser partout, ne pas jeter ses canettes par terre… C'est exactement ça la problématique sur la fresque.* » Elle nous embarque dans une aventure loufoque dans laquelle on suit une petite fille et un robot farfelu qui, alerté-e-s par une chèvre en costume lisant un livre enfermée dans un bocal tombé du ciel, décident de partir aider les mondes parallèles à ne pas s'effondrer et à sauver le marécage complètement bousillé par l'Infâme Fils de Prince qui en a pillé toutes les ressources. Le message est clair, le concept ludique. Un *Où est Charlie ?* version Elly écolo et son méli mélo bouillonnant de références à trouver, dénicher, identifier. Pendant ce temps-là, l'inconscient absorbe le propos : « *Je veux développer le réflexe chez les enfants (et les adultes) que ramasser les déchets, c'est mieux que de les laisser par terre. La fresque va être exposée à Rennes en octobre, et puis on pourra l'emmener dans les écoles et j'aimerais beaucoup qu'on puisse la diffuser dans les hôpitaux pour les enfants qui sont hospitalisés sur des longues durées.* » En attendant, on peut suivre les épopées crayonnées de l'illustratrice sur les réseaux sociaux, mais surtout on peut d'ores et déjà retrouver une autre fille dessinée par Elly Oldman. Les cheveux noirs, deux couettes, une frange, un blouson bleu et l'air un peu impertinent, cette gentille sale gosse affiche en lettres majuscules son appartenance à la scène musicale rennaise : *La petite fille* d'Elly Oldman est la représentante de la prochaine édition du festival I'm from Rennes. « *J'ai résumé là tous mes potes, clients, l'esprit de la musique que j'écoute, cet état d'esprit qui définit bien Rennes de joie gentiment débile rock'n'roll. Elle dit ça je trouve avec sa tête de « j't'aime bien et j't'emmerde aussi un peu ».* », conclut-elle, l'air innocemment provocateur. On adhère, à fond. **M.C.**

CITÉ DE LA DANSE
Le Triangle
RENNES

SPECTACLES - DANSE - ATELIERS
FRESQUE - BANQUET

sam 15 juin
14h à minuit

LA TABLÉE FANTASTIQUE

Pour manger, danser, être ensemble
sur l'esplanade du Triangle et sur la Rambla !



ÉDITO | ALLEZ LES BLEUES !!!

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

« *Mais comment une petite fille de 4 – 5 ans a l'idée de taper dans un ballon ?* » Le 29 mai, la journaliste de *France Inter*, Léa Salamé, interroge la capitaine de l'équipe de France de foot, Amandine Henry qui rétorque instantanément : « *Bah comme a l'idée un petit garçon de 4 – 5 ans, y a pas de différence au final…* » On ne critiquera pas la question de notre consœur posée pour embrayer sur la vraie différence actuelle : le statut des footballeuses, encore peu nombreuses à pouvoir en vivre (et quand elles y parviennent, elles sont looooooiiiiiiiin d'être autant rémunérées que les footballeurs), les conditions dans lesquelles elles s'entrainent et jouent ainsi que les a priori sur les joueuses. Et c'est là que ça nous agace. Pas tant dans la forme. Mais dans le fond. En 2019, les femmes doivent encore répéter et prouver qu'elles peuvent être sportives et féminines. Qu'en dehors du terrain, elles sont maquillées et bien habillées. Pour rassurer tout le monde... Mais ça veut dire quoi ? Que la féminité ne s'acquière que par les efforts que l'on fait pour ressembler à l'image supposée de la norme féminine ? Que si une footballeuse, handballeuse, joueuse de rugby, volleyeuse et on en passe, ne s'apprête pas, elle n'est pas féminine et mérite finalement l'infâme étiquette de « garçon manqué » qui lui colle à la peau depuis la cour de récré parce qu'elle a osé affronter les remarques et moqueries des garçons (qui eux n'ont jamais eu à prouver qu'ils savaient taper et courir derrière un ballon) qui ont fini par l'accepter (grands princes de mes f*****) ? C'est usant, sérieusement. Alors oui, on se réjouit de la médiatisation de la Coupe du monde féminine de football qui a lieu du 7 juin au 7 juillet, pour la première fois en France (et surtout, on est ravi-e-s que des matchs se déroulent à Rennes). Oui, on espère que l'engouement actuel suscité par l'événement ne retombera pas comme un soufflé dès la fin de la finale ou plus vite, si les Françaises sont rapidement éliminées. Mais surtout, surtout, ce que l'on espère par dessus tout parce que vraiment ça nous compresse les viscères, c'est qu'on en viendra à réfléchir à comment ne plus dire « coupe du monde féminine », « coupe du monde de foot féminin », « équipe féminine de foot », et plus largement « artiste féminine » et autre.... En fait, qu'on arrête d'envisager le monde à travers le prisme masculin. Tout simplement. Alors pour tout ça, allez les bleues !!!



QUAND LES COULEURS DE L'ARC-EN-CIEL RAYONNENT

Chaque année, les rapports publiés par SOS Homophobie démontrent, en France, une augmentation des violences LGBTIphobes, ces dernières structurant systématiquement le quotidien des personnes en raison de leurs orientations sexuelles et/ou de leurs identités de genre. En 2018, la courbe ne s'inverse pas dans l'hexagone et le rapport souligne même une recrudescence des violences à l'encontre des lesbiennes et des bisexuelles (on ne pourra que faire le parallèle entre la lâcheté politique face à l'ouverture de la PMA pour tou-te-s et la montée en flèche des actes lesbophobes et biphobes). En mai, Brunei a suspendu la peine de mort pour les homosexuel-le-s, Taiwan a autorisé le mariage homosexuel, le Kenya a refusé la demande de dépénalisation de l'homosexualité… les droits sont inégaux et encore très instables. Dans ce contexte, on se réjouit de voir que les étudiant-e-s de l'université Rennes 2 ont voté, lors du budget participatif 2019, en majorité pour l'escalier arc-en-ciel, inauguré - à deux pas de la bibliothèque universitaire - le 17 mai dernier, à l'occasion de la journée internationale de lutte contre les LGBTIphobies. C'est encourageant mais pas encore suffisant et satisfaisant. Les marches vers une égalité réelle sont encore nombreuses. Prochain rendez-vous à ne pas manquer : le 8 juin – journée qui conclut la Semaine des Fiertés - par la Marche des Fiertés, dès 14h sur l'esplanade Charles de Gaulle.

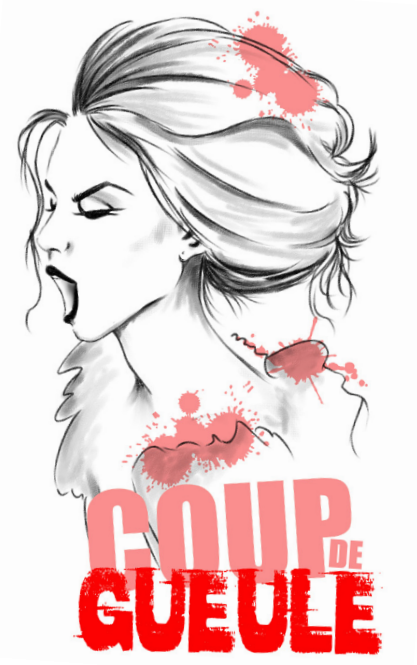
I MARINE COMBE

INSTABILITÉ...

ANTI-AVORTEMENT, LA MENACE QU'IL FAUT CESSER D'IGNORER

Dire que l'avortement est un droit conquis et non acquis, c'est comme pisser dans un violon, version film d'horreur. Tout le monde s'en fout et reste convaincu que les féministes, elles sont chiantes et en plus, elles radotent. Elles gueulent pour un rien, les féministes, c'est bien connu. Les vieilles se sont battues pour le droit à l'avortement, c'est bon, elles l'ont eu. Qu'elles retournent mettre leurs soutifs, s'épiler les jambes et préparer le rôti, on a d'autres chats à fouetter ! Non mais stop les conneries, putain !!! Quand va-t-on reconnaître que ce droit est constamment menacé par la montée des conservateurs et des extrêmes au pouvoir ? Que si les militantes continuent ardemment le combat ce n'est pas par faute de causes à défendre mais bel et bien parce que la menace est réelle et se concrétise au fur et à mesure ? Secouons-nous, réveillons-nous et battons-nous. La situation actuelle des Etats-Unis (« *En 2019, 14 états américains ont signé des lois pour limiter l'accès à l'avortement* », indique *Le Monde* le 17 mai dernier) n'est pas un cas isolé et la connerie des « pro-vie » ne s'arrête pas aux frontières. La victoire, toute aussi relative qu'elle est, du Rassemblement National aux élections européennes en est la preuve. Cessons de minimiser et regardons la réalité en face. Celle d'un retour gigantesque en arrière qui met en péril le corps et la liberté des femmes, dans son sens le plus large.

I MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE I JUIN 2019

- La tête dans l'infini - *p.2*
- Rayons de soleil dans la grisaille - *p.6*
- Une conférence au poil - *p.8*
- La politique en bref - *p.9*
- Leadership, tout un sport - *p.10*
- Trucs de filles... - *p.12*
- Imaginaire restreint - *p.30*
- La culture en bref - *p. 32*
- Festival non mixte ! - *p. 33*
- Verdict - *p.35*
- YEGG & the city - *p.36*

LA RÉDACTION I NUMÉRO 81

YEGG I 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE I RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION I marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS I PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE I celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT I GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE I CÉLIAN RAMIS
MAQUILLAGE POUR LA PHOTO DE UNE I CASSANDRE FURCY

LA POLITIQUE DU POIL !



© CÉLIAN RAMIS

Avoir du poil aux pattes, c'est la honte. Une touffe sous les bras, c'est dégueu. Et quand c'est l'anarchie sur le pubis, n'en parlons pas. Alors, on enlève tout. Par culpabilité inculquée par une vision patriarcale du corps des femmes.

La pilosité féminine, c'est le sujet qu'a choisi d'analyser la comédienne et clown Estelle Brochard dans sa conférence gesticulée *Le poil incarné*, présentée le 7 juin à 20h à la Maison de quartier Villejean. « *Pourquoi se torturer le corps alors qu'on n'en a pas envie ? C'est psychologiquement tordu !* », s'exclame-t-elle, aussi amusée qu'indignée. Si c'est psychologiquement tordu, c'est parce que l'injonction à s'épiler n'est pas exprimée de manière explicite. Elle est insidieuse : « *Dès l'adolescence, c'est terrible, on sent le regard des hommes sur notre corps, on sent les jugements sur ce qu'on porte, sur nos poils. Sans qu'on nous oblige à nous épiler, on sent qu'il ne faut pas qu'on les garde.* » Il suffit d'observer les photos dans les médias, la représentation des femmes dans les publicités, les personnages féminins dans les dessins animés, les films, les séries, etc. pour s'apercevoir que toutes les images dévoilent des corps dépourvus de poils. Ainsi, la gent féminine intègre cette information dès le plus jeune âge. « *Ça nous incite à avoir une image négative de nos corps. On en vient à faire quasi des triples journées. Entre la vie perso, le travail, les taches domestiques et l'épilation, qui prend du temps, qui fait mal, etc. Faut souffrir pour être belle, ça devient normal. Je suis venue à parler de ce sujet-là parce que ça devenait oppressant. J'ai fait le défi de garder mes poils pendant un an. Et là, ça fait un an et 5 mois. C'est devenu un acte politique car je ne peux pas les trouver beaux puisque je n'ai aucune référence de beauté avec des poils.* », commente Estelle Brochard qui a depuis rejoint Liberté, pilosité, sororité, un collectif féministe non-mixte luttant en faveur de l'acceptation de la pilosité féminine. Pour elle, la conférence gesticulée permet de se positionner sur un sujet encore méconnu et tabou, sans toutefois culpabiliser le public. Témoigner de ses expériences, qui souvent « *parlent aux femmes, et font découvrir la problématiques aux hommes* », interroger cette injonction qui participe au contrôle du corps des femmes, réfléchir ensemble et surtout « *redonner du sens à nos quotidiens* » sont les objectifs de la comédienne, pour libérer la parole et agir ensemble vers l'émancipation de chaque individu.

I MARINE COMBE

bref

FEMALE PLEASURE

Le 11 juin, à L'Arvor, est projeté le documentaire de Barbara Miller, *Female Pleasure* dans lequel cinq femmes racontent leur rapport à la sexualité, au corps, à leur sexe et leurs initiatives pour déconstruire les tabous. La séance sera suivie d'un échange avec l'artiste-chercheuse Lis Peronti, dont le travail est articulé autour des règles et du corps des femmes. En partenariat avec notre rédaction.

chiffre du mois

08/06

Cette année, la Marche des Fiertés a pour mot d'odre : « Intersexes, VIH, transphobie, asile… Où sont nos soutiens ? ». Dès 11h à Rennes.

chiffre du mois

bref

L'ATELIER DU CYCLE

Audrey Guillemaud, formatrice en symptothermie et physiologie de la fertilité, anime le 8 juin un atelier autour des contraceptions naturelles, au sein de la droguerie zéro déchet Mamie Mesure, à Rennes. L'occasion de parler des cycles féminins et des méthodes naturelles qui existent et dont on parle peu. Mais c'est surtout l'occasion d'en apprendre davantage sur notre corps, comment l'écouter en toute bienveillance. À 9h30.

bref sur la toile

le tweet du mois

Insultes, crachats… Et une petite agression homophobe dans le métro @Ligne2_RATP de bon matin. Personne n'a bougé.

Romain Burrel @RomainBUrrel / 03-0-2019

bref sur la toile

L'ACTU FÉMININE
EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag sur

Yegg Mag Rennes sur

VALÉRIE PILARD

CO-FONDATRICE DE L'ASSOCIATION DES ELLES



Avec Claire Morbidelli, elles organisent la table ronde « Mindset d'une sportive de haut niveau : inspiration pour le leadership au féminin », le 26 juin à Askoria, à Rennes. Au lendemain des 8e de finale de la Coupe du monde de foot féminin, l'ancienne joueuse et capitaine du PSG et de l'équipe de France, Sabrina Delannoy viendra apporter son expertise, aux côtés de Gaëlle Baldassari, coach physiocomportemental, et de Pierre-Hugues Igonin, préparateur physique de l'AS St Etienne section féminine.

C'est quoi le « mindset » et « le leadership au féminin » ?

Le mindset, c'est l'anglicisme lié à l'état d'esprit. Le savoir être au service de son équipe pour porter le projet. Pour moi, on ne peut être dans le leadership que si on se connaît bien. On va être soi et à travers ses convictions et ses valeurs, on va pouvoir les partager avec son équipe qui, avec de la confiance, aura envie de se mettre en mouvement autour de l'objectif créé. Dans chaque être humain, il y a une part de féminin et une part de masculin. Dans nos sociétés, on a surtout laissé la part au masculin. Dans cette part, on est plus dans la dominance, la force, ce qui a entrainé, dans l'entreprise, des organisations pyramidales avec des chefs qui décident pour les autres. Et dans le féminin, on a quelque chose de plus en lien avec la confiance, l'écoute, le partage mais au service d'un même objectif que dans le masculin. Il faut trouver un équilibre entre les deux.

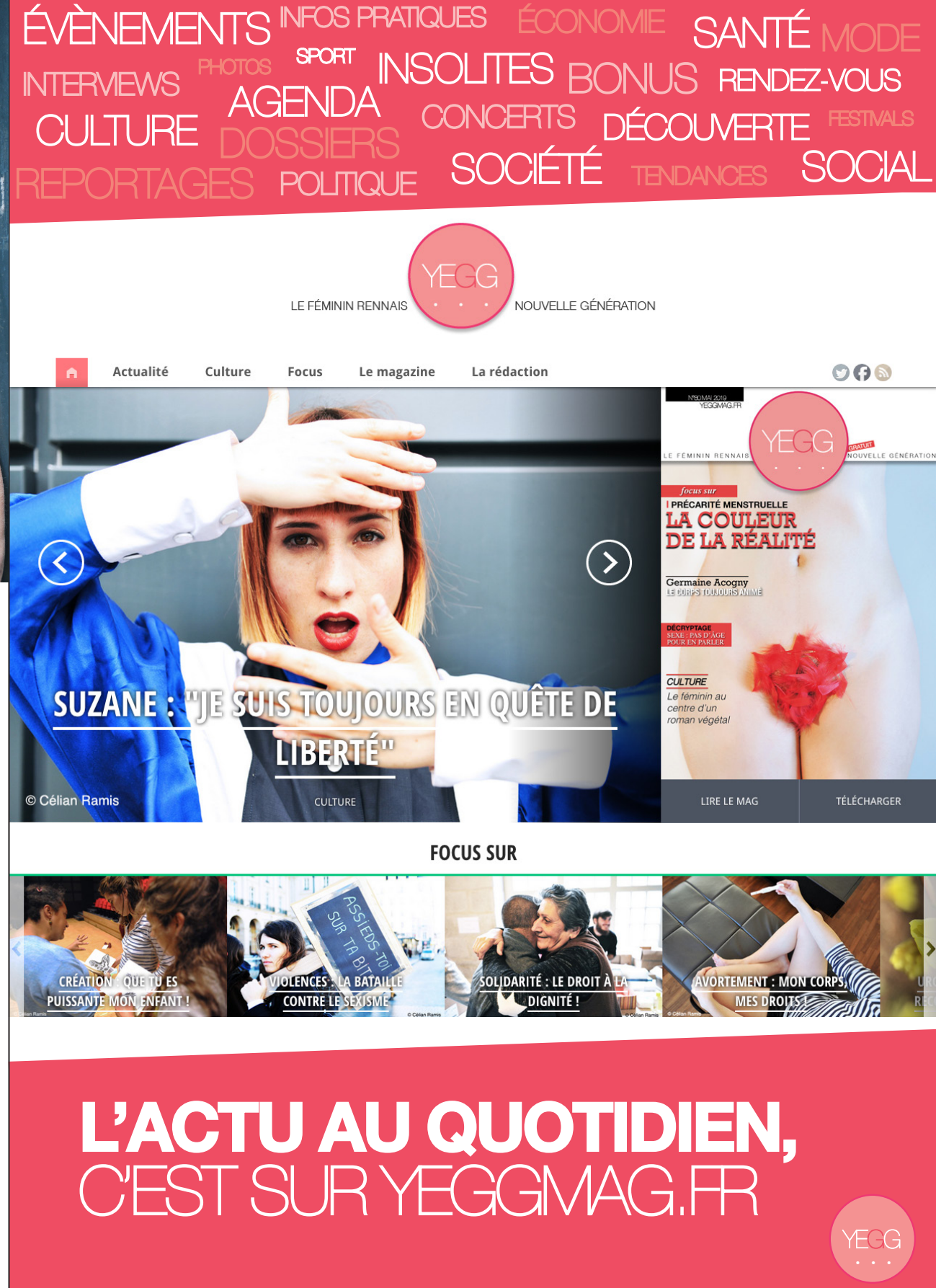
C'est quoi le parallèle entre une sportive de haut niveau et une cheffe d'entreprise ?

C'est que chaque leader va se mettre au service du projet en mettant l'équipe dans une sécurité pour la faire grandir et faire réussir le projet dans lequel l'équipe est impliquée, que ce soit dans le foot ou dans l'organisation. Pour moi, l'objectif est de dire à chaque femme présente dans la salle, tu peux t'autoriser à te connecter à ta part féminine et être un très bon leader. J'ai lu un article où ils disaient que dans des équipes où il y avait un très bon équilibre entre le nombre d'hommes et le nombre de femmes, on avait des organisations beaucoup plus performantes. Pour moi, c'est donc ça, se reconnecter à sa part de féminin et ne pas faire comme si ça n'existait pas. Dans le modèle qu'on nous renvoie, les chef-fe-s doivent travailler plus de 60h par semaine s'ils veulent que les projets aboutissent. Pour moi, c'est une croyance qu'on a nous inculqué-e-s.

On peut faire différemment…

Gaëlle, avec son approche vraiment liée à la nature cyclique de la femme, elle va optimiser l'organisation. Selon la phase du cycle, on va être vraiment bien pour passer à l'action et capable d'abattre un boulot qu'on ne pourrait pas abattre à un autre moment où on sera plutôt dans la réflexion. Je trouve ça super intéressant de s'écouter, de se dire qu'on est plus performant-e en écoutant qui on est. Dans ce qu'on nous véhicule dans la société, la performance, c'est comme si on devait être dans la souffrance. Est-ce qu'on a besoin vraiment de ça ? C'est une vraie question. La table ronde s'adresse à toutes les femmes et plus particulièrement je dirais à des femmes qui jonglent entre le travail, la maison, la vie de couple et qui ont du mal à trouver un équilibre au milieu de tout ça. Mais plus largement, le but c'est d'essayer aussi d'éveiller les consciences d'hommes. Semer des graines pour qu'il y ait une prise de conscience.

I MARINE COMBE



ECOLOGIE ET FEMINISME

l'évidence d'un tronc commun



Gaïa, la Terre-Mère, Dame Nature… La terre et la nature ont été et sont toujours, dans la mythologie et dans la poésie, personnifiées au féminin, à l'instar de leurs plus grandes représentantes à forme humaine, les nymphes, caractérisées divinités subalternes. Des jeunes filles en fleur, souvent associées aux satyres – divinités masculines à cornes et à pieds de bouc - qui fertilisent la nature, adulent les dieux et débordent d'hypersexualité. Une piètre image qui aujourd'hui encore perdure. Pas étonnant donc que préservation de l'environnement et lutte pour les droits des femmes prennent racines dans une terre fertilement militante. Ni mauvaises herbes, ni plantes vertes, elles ne sont pas pour là pour se faire polluer la gueule ou pour faire jolies. Mais la défense du monde des êtres vivants est-elle réservée aux femmes ?

| PAR MARINE COMBE
| PHOTOGRAPHIES DE CÉLIAN RAMIS
| INFOGRAPHIES DE CLARA HÉBERT

FEMMES ET NATURE ET dangereuses sources d'émancipation ?

« *Devant l'urgence écologique et sociale, nous affirmons que le système prônant la domination de la nature est le même que celui prônant la domination des femmes, et que la révolution écologiste sera féministe ou ne sera pas.* » En mars 2019, le mouvement des jeunes pour le climat à affirmer, à travers le groupe de revendications Les Camille, sa position clairement écoféministe dans un manifeste publié sur le site de *Reporterre*, pointant une double domination : celle de la nature par l'homme et celle de la femme par l'homme. Comment faut-il comprendre cette double exploitation ? En quoi écologie et féminisme sont-ils liés ? Pensés tous les deux comme étant affaires de femmes, il est temps de déconstruire les idées reçues, sources de discriminations, d'inégalités et de destruction massive. Pour le bien de l'ensemble des êtres vivants, comme le prônent les écoféministes : « *Moins de biens, plus de liens !* »

La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. Cette phrase, on la doit au poète Charles Baudelaire (qui a aussi dit que la femme est « *simpliste comme les animaux.* »…). *Appelons la femme un bel animal sans fourrure dont la peau est très recherchée.* Celle-là, on la doit au romancier Jules Renard. *La femme est un animal à cheveux longs et à idées courtes.* Celle-ci, on la doit au philosophe Arthur Schopenhauer. Ahhh le XIXe siècle, ses idées humanistes et son ouverture au monde… Et sa façon d'envisager la femme comme un être prédestiné à donner la vie, allaiter, s'occuper des enfants et aller faire des courses à la Biocoop. On voudrait penser qu'il est révolu ce temps de la misogynie essentialiste qui voit les femmes et les animaux comme des êtres inférieurs. Mais c'est sans compter sur le Collège national des gynécologues et obstétriciens de France qui en décembre 2018 projetait sur grand écran la phrase d'Yves Aubard, gynécologue et écrivain : « *Les femmes, c'est comme les juments, celles qui ont de grosses hanches ne sont pas les plus agréables à monter, mais c'est celles qui mettent bas le plus facilement.* » C'est fascinant l'ère moderne. Celle au nom de qui on a torturé et brulé des femmes en les accusant de sorcellerie. L'ère moderne qui compare les femmes à des animaux chétifs

« L'association fertilité - fécondité est une source de dévaluation des femmes. Parce que notre animalité nous saute à la gueule alors que la culture occidentale voulait la renier. »

pour rappeler leur infériorité et à des animaux robustes pour affirmer l'hégémonie masculine. Celle qui virilise le mâle, le vrai. Celui qui chasse sa viande, dépèce l'animal tué et le fait rôtir à la broche. Serait-ce pour perpétuer cette tradition préhistorique que l'homme moderne continue d'asseoir sa domination sur les femmes et l'environnement ? Ce ne serait qu'un problème de virilité mal placée ?

Les hommes seraient donc eux aussi piégés comme le pense la philosophe Olivia Gazalé dans son essai *Le mythe de la virilité - un piège pour les deux sexes*. C'est à cause de ça qu'on se farcirait des pubs pour Hippotamus montrant une viande bien grillée sur un barbecue tandis qu'en voix off un homme nous raconte son pire cauchemar : « *Je me souviens d'un jour où j'ai goutté du boulgour. Et puis ma femme m'a réveillé, j'étais en sueur et j'hurlais.* » (le slogan s'affiche sur le visage satisfait du bonhomme qui mange son steak « Rien ne remplace le goût d'une bonne viande ») ? Ou peut-être est-ce là le point d'ancrage d'un capitalisme patriarcal - contre lequel luttent les écoféministes - qui nous prendrait toutes et tous pour des moutons ?

UN LIEN ÉVIDENT

C'est beau l'amour. Surtout quand une fille en parle. Elle a des papillons dans le ventre et des étoiles dans les yeux. Elle rayonne. Il y a fort à parier qu'elle s'apprête à se faire déflorer… Ce langage aussi printanier que cul-cul n'est pas neutre. Il est majoritairement attribué au féminin. Pourtant, tous les êtres humains sont par essence liés à la nature, en tant qu'êtres vivants, organiques. Pourquoi alors a-t-on en permanence cette idée en tête du féminin soumis à la nature et du masculin qui contrôle la nature ? « *Le lien entre femme et nature est évident… Les femmes, on a nos cycles, on met au monde et on a la capacité d'allaiter, ça nous rapproche des femelles mammifères. Les hommes n'ont pas ce type d'éléments qui les rapprochent ou distinguent de la nature. Dans sa domination, l'homme cherche à cacher tout lien avec la nature.* », explique Nadège Noisette, adjointe déléguée aux Approvisionnements à la Ville de Rennes, membre du groupe écologiste. Enseignante en philosophie, Jeanne Burgart Goutal voit également un lien entre l'association fertilité et fécondité, source de dévaluation des femmes « *parce que notre animalité nous saute à la gueule alors que la culture occidentale voulait la renier.* » Dans son essai Le mythe de la virilité, Olivia Gazalé revient sur l'histoire de l'humanité : « *On sait aujourd'hui que l'homme des premiers âges de l'humanité était un être doué de spiritualité et d'un sens aigu de la sacralité cosmique. Or, au sein de ce panthéon naturaliste, c'est l'élément féminin qui domine.* »

Il semblerait alors que les premiers hommes aient associé la femme au surnaturel, au puissant. Par son incroyable pouvoir d'enfanter, dont le mécanisme n'a pas encore été percé à jour : « *Mais que se passe-t-il donc au fond de cette grotte pour que les grands aient envie d'y pénétrer et qu'il en jaillisse des petits ? Il est probable que cette faculté surnaturelle des femmes de fabriquer du même (des filles) et du différent (des garçons) ait été perçue comme une étrangeté dangereuse, comme le pense l'anthropologue Françoise Héritier.* »

CHANGEMENT RADICAL DE BORD…

La philosophe poursuit son raisonnement, suivant l'évolution de l'homme qui, au cours du néolithique, se sédentarise et saisit le bénéfice qu'il peut tirer de l'abandon de la chasse au profit de l'élevage et de l'abandon de la cueillette au profit de la culture de la terre. L'homme

découvre à ce moment-là, grâce à l'observation des animaux, le principe de fécondation de la femelle par le mâle. « *L'élucidation des mécanismes procréatifs, sans doute progressive, et encore longtemps très approximative, fut à l'origine d'un changement complet de modèle : le passage d'une conception unisexuée de la reproduction à une conception bisexuée.* » Patatra, la machine s'emballe. La femme n'a rien de magique, la procréation est une affaire de semence mâle et de labour viril du sillon matriciel, indique Olivia Gazalé. Tout comme la terre reste stérile si elle n'est pas fertilisée par la graine. On pourrait en rester là. À un partage complémentaire des rôles mais l'homme, flouté et dupé, choisit d'inverser complètement le paradigme. C'est lui qui porte la vie, la femme n'est que le réceptacle de son sperme comme la terre de la graine. Et comme c'est également dans la terre qu'on ensevelit les morts, le parallèle ne perd pas de temps à s'effectuer.

Finie la matrilinéarité. Vient le temps de la patrilinéarité, de la filiation, de la transmission. Le temps du patriarcat est né. « *Théologiens, médecins, philosophes et écrivains, tous mâles par la force des choses, vont alors construire des représentations dans lesquelles la femme sera assimilée à une matière inerte, à un simple réceptacle. Au mieux, elle s'apparente à un vase, une barque ou un champ à labourer.* », poursuit-elle dans son ouvrage. Et on peut compter sur Aristote et sa « philosophie naturelle » pour diffuser l'idée que « *c'est l'homme qui engendre l'homme* » et influencer l'histoire de l'anatomie et de la médecine. La femme est froide et humide, passive. Elle subit ses écoulements de sang et de lait tandis que l'homme, chaud et sec, contient dans son sperme la capacité d'engendrer un autre être. Cette hiérarchie des fluides va déterminer la hiérarchie sociale. Aristote va plus loin et formule le postulat désastreux que retiendra Freud une vingtaine de siècles plus tard : « *la femme est un être raté, un homme imparfait, une anomalie de la nature, une créature incomplète.* »

MAIN MISE SUR LA PROCRÉATION… ET LA PLACE DES FEMMES !

Désormais, les hommes possèdent les connaissances et les moyens pour contrôler une partie des ressources naturelles. « *Toutefois, les hommes ont beau clamer qu'ils sont les plus forts, s'ils veulent des fils, ils savent bien qu'ils sont assujettis au corps des femmes : leur descendance dépend de la matrice féminine. (…) La femme peut éventuellement porter l'enfant d'un autre et faire ainsi échec à la généalogie. La terreur absolue provoquée par cette perspective va exiger le recours à une surveillance étroite des femmes, assortie de la privation de toutes leurs libertés. Les voici dont interdites d'accès à l'espace public et, pour longtemps, confinées à la sphère privée.* », signale Olivia Gazalé. Femmes, esclaves, animaux domestiques, tous sont destinés par nature à servir et

SOEURS EN ECOLOGIE

L'autrice Pascale d'Erm a passé près de vingt ans à s'intéresser aux questions environnementales, ignorant inconsciemment le prisme du genre. Elle raconte que c'est en 2012, pour une étude sur la pensée écologique, qu'elle a eu le déclic en effectuant une recherche sur les femmes et la nature. Résultat : elle trouve Rousseau, procréation et mycose. Elle décide alors de partir sur les traces des femmes qui ont marqué l'histoire de l'écologie, à l'instar d'Hildegarde de Bingen, George Sand, Rosa Luxembourg, Rachel Carson, Jane Goodall, Wangari Maathai, Loïs Gibbs, et d'autres, qu'elle réunit dans son livre *Sœurs en écologie*, paru en 2017 aux éditions La Mer Salée. Son idée est de parler des femmes pionnières, des femmes militantes ou des femmes engagées, parfois malgré elles, dans le domaine de l'écologie pour déconstruire les idées reçues qui ont participé à écarter ses femmes de l'Histoire sur cet aspect-là.

à appartenir à un homme libre qui par nature est voué à commander. En conclusion, la philosophe ajoute : « *Puisque la femme est naturellement inférieure, infertile et passive, il est naturel qu'elle se mette au service du citoyen, qui est le seul être capable d'user de sa raison. La position d'infrahumanité qui lui est assignée est son habitat naturel, les soins maternels et ancillaires* (le fait d'être au service des autres, ndlr) *sa vocation naturelle. Sa servilité, comme celle des esclaves, est même une nécessité, puisqu'elle permet à l'homme libre de se délester du poids des contingences matérielles pour se consacrer à la contemplation exclusive des choses de l'esprit, seule voie d'accès au bonheur. Le concept de nature permet ainsi de fonder du même coup la domination masculine et la séparation entre espace public – masculin – et espace privé – féminin -, une bipolarisation de l'espace qui gouvernera les rapports de sexe pendant des siècles, en exigeant un contrôle toujours plus vigilant du corps des femmes.* »



LE SAVOIR, PAS POUR LES FEMMES ?

Elles n'ont pas le droit à la citoyenneté. Pas le droit à la tribune. Il faut les empêcher d'avoir accès aux savoirs. La thèse essentialiste en est un outil formidable pour leur faire croire que là où les hommes sont dotés d'un sens inné du courage, de la domination, de l'esprit et de l'action, elles sont, elles, naturellement maternelles et maternantes, faites pour aider leur prochain avant elles-mêmes et pour soigner les malades et les mourant-e-s.

On reconnaitra là des caractéristiques encore bien implantées aujourd'hui dans nos sociétés modernes (le terme moderne prenant un sens tout à fait dérisoire). De plus, c'est leur nature qui les soumet aux émotions, les rendant faibles, irrationnelles, instables. Sans oublier que leur utérus est pensé comme étant mobile et ainsi que ses déplacements créent les symptômes de l'hystérie féminine. Merci Hippocrate (rappelons que c'est sur nom aujourd'hui encore que les médecins prêtent serment…). Mais ces maudites femmes sont les descendantes de la pécheresse qui, lorsqu'elle était dans le jardin d'Eden, a croqué dans le fruit de la connaissance. Et toutes ne sont pas décidées à se plier aux diktats de ces preux chevaliers, vaillants guerriers ou élégants penseurs qui ont instauré de quoi dresser, mutiler et contrôler les femmes.

Si elles ont un lien étroit avec la nature, elles vont l'explorer par elles-mêmes. Pour cela, elles seront des dizaines de milliers à être torturées et tuées dans toute l'Europe. « *En anéantissant parfois des familles entières, en faisant régner la terreur, en réprimant sans pitié certains comportements et certaines pratiques désormais considérées comme intolérables, les chasses aux sorcières ont contribué à façonner le monde qui est le nôtre. Si elles n'avaient pas eu lieu, nous vivrions probablement dans des sociétés très différentes. Elles nous en disent beaucoup sur les choix qui ont été faits, sur les voies qui ont été privilégiées et celles qui ont été condamnées. Pourtant, nous nous refusons à les regarder en face. Même quand nous acceptons la réalité de cet épisode de l'histoire, nous trouvons des moyens de le tenir à distance. Ainsi, on fait souvent l'erreur de le situer au Moyen Âge, dépeint comme une époque reculée et obscurantiste avec laquelle nous n'aurions plus rien à voir, alors que les grandes chasses se sont déroulées à la Renaissance – elles ont commencé vers 1400 et pris de l'ampleur surtout à partir de 1560. Des exécutions ont encore eu lieu à la fin du XVIIIe siècle, comme celle d'Anna Göldi, décapitée à*


© CLARA HÉBERT

Glaris, en Suisse, en 1782. La sorcière, écrit Guy Bechtel, « fut une victime des Modernes et non des Anciens ». », souligne la journaliste Mona Chollet dans son essai *Sorcières - la puissance invaincue des femmes*.

SUSPECTÉES DE SORCELLERIE

Accusées de pratiquer la magie, dénoncées pour avoir volé sur leur balai pour se rendre au sabbat, torturées pour leur faire avouer qu'elles avaient eu des relations sexuelles avec le diable, les arguments se multiplient au cours des procès. Souvent, elles sont suspectées parce qu'elles vivent en marge de la société. Parce qu'elles sont célibataires. Parce qu'elles n'ont pas d'enfant. Elles brisent les « lois naturelles » et on les condamne à mort pour leurs pratiques surnaturelles. Ce qui a principalement inquiété, c'est que la plupart de ces femmes détenaient un savoir incroyablement utile. Comme les hommes ont observé les animaux et les cultures, les sorcières ont appris de la nature. De la nature globale. Ce qui aujourd'hui s'apparente à la permaculture, elles l'ont observé, compris et intégré. Connaisseuses du végétal, du minéral, des éléments, elles ont par extension été des guérisseuses, des accoucheuses et des avorteuses. Car elles n'ont pas oublié de se connaître elles-mêmes et de comprendre leurs cycles, permettant ainsi de s'approprier leurs corps et de le contrôler de manière naturelle.

Trois siècles plus tard, on ne parle plus de chasse aux sorcières. Et pourtant… « *Les misogynes se montrent eux aussi, comme autrefois, obsédés par la figure de la sorcière. « Le féminisme encourage les femmes à quitter leurs maris, à tuer leurs enfants, à pratiquer la sorcellerie, à détruire le capitalisme et à devenir lesbiennes », tonnait déjà en 1992 le télévangéliste américain Pat Robertson dans une tirade restée célèbre. Dans la campagne présidentielle de 2016 aux Etats-Unis, la haine manifestée à l'égard de Hillary Clinton a dépassé de très loin les critiques, même les plus virulentes, que l'on pouvait légitimement lui adresser. La candidate démocrate a été associée au « Mal » et abondamment comparée à une sorcière, c'est-à-dire attaquée en tant que femme, et non en tant que dirigeante politique.* »

La journaliste, mettant en parallèle les marginales d'hier et d'aujourd'hui (les sans maris, les sans enfants, décidément tout est toujours une histoire de femme – soi disant - incomplète…), interroge également sur les raisons et le contexte qui ont vu ressusciter la figure de la sorcière aux Etats-Unis principalement mais aussi en France, dans une approche d'empowerment chez des militant-e-s féministes et LGBTI.

Certes, des séries comme *Charmed* ou *Buffy contre les vampires* ont participé, à la fin des années 90, à réhabiliter l'image des sorcières fortes et puissantes, mais évidemment cela va plus loin : « *Avec son insistance sur la pensée positive et ses invitations à « découvrir sa déesse intérieure », la vogue de la sorcellerie forme aussi un sous-genre à part entière dans le vaste filon du développement personnel. Une mince ligne de crête sépare ce développement personnel – fortement mêlé de spiritualité – du féminisme et de l'empowerment politique, qui impliquent la critique des systèmes d'oppression ; mais, sur cette ligne de crête, il se passe des choses tout à fait dignes d'intérêt. Peut-être aussi la catastrophe écologique, de plus en plus visible, a-t-elle diminué le prestige et le pouvoir d'intimidation de la société technicienne, levant les inhibitions à s'affirmer sorcière. Quand un système d'appréhension du monde qui se présente comme suprêmement rationnel aboutit à détruire le milieu vital de l'humanité, on peut être amené à remettre en question ce qu'on avait l'habitude de ranger dans les catégories du rationnel et de l'irrationnel.* »

LE SEXOCIDE DES SORCIÈRES

Jeanne Burgart Goutal est professeure de philosophie dans un lycée. La réapparition du mouvement des sorcières en France, qu'elle estime en même temps que la COP 21, fin 2015, attise sa curiosité. Découvrant l'écoféminisme et son envergure internationale, elle décide de fouiller le sujet en profondeur. Actuellement en année de disponibilité, elle animait le 8 avril dernier une conférence intitulée « Féminisme et écologie, même combat ? », à la faculté d'économie de Rennes, à l'occasion de la Semaine de l'environnement.

Pour elle, « *ce n'est pas un hasard si le bucher et le sexocide des sorcières, comme le nomme Françoise d'Eaubonne dans son livre du même nom, coïncident avec le capitalisme patriarcal. Le système fonctionne sur l'exploitation des prolétaires mais aussi sur le travail gratuit des femmes, des colonies, de la nature, des enfants, etc. Toutes les exploitations cachées sont reliées entre elles. Marx critiquait le capitalisme pour ces conséquences sociales et politiques mais pas climatiques, vu l'époque. Ce que les historiennes écoféministes mettent en évidence, c'est que ce sexocide des sorcières n'a pas lieu au Moyen Âge mais du 16e au 18e siècle, période clé de la naissance de la modernité et du capitalisme patriarcal. On mène alors une véritable campagne de terreur parmi les femmes d'Europe, notamment dans les villages, pour faire passer les transformations vers la science moderne et le capitalisme. La sorcière était le médecin du peuple, la guérisseuse, l'usage des plantes était une forme de savoir et de pouvoir, dont il fallait les débarrasser. Tout comme leur pouvoir-savoir de sage-femme comme on peut le lire dans* Sorcières, sages-femmes et infirmières : une histoire des femmes et de la médecine, *écrit par Barbara Ehrenreich et Deirdre English. Elles connaissent les méthodes contraceptives et abortives, ce qui est très gênant dans cette époque où on cherche à accroitre la main d'œuvre. Le contrôle des femmes sur leur corps et leur reproduction devient très gênant. En les tuant, on tue un pouvoir féminin. On passe des sorcières (au féminin) aux médecins (au masculin).* »

Les femmes vont perdre encore davantage de droits. L'avortement est criminalisé, l'accès à la propriété est interdit, l'accès à tous les métiers est nettement restreint. En parallèle, la vision du

« La sorcière était le médecin du peuple, la guérisseuse, l'usage des plantes était une forme de savoir et de pouvoir dont il fallait les débarrasser. Tout comme leur pouvoir-savoir de sage-femme. »

monde change et celle des sorcières appréhendant une connaissance intime de la nature comme un organisme vivant est balayée pour une vision plus mécanique, celle de rouages de matières inertes qui s'imbriquent selon les lois. La nature est désacralisée. « *On commence à la tuer au 17e siècle en la considérant comme une matière morte qui obéit à des lois. C'est la même période que l'arrivée de la science moderne et du capitalisme patriarcal.* »

UN MOUVEMENT ALTERMONDIALISTE ?

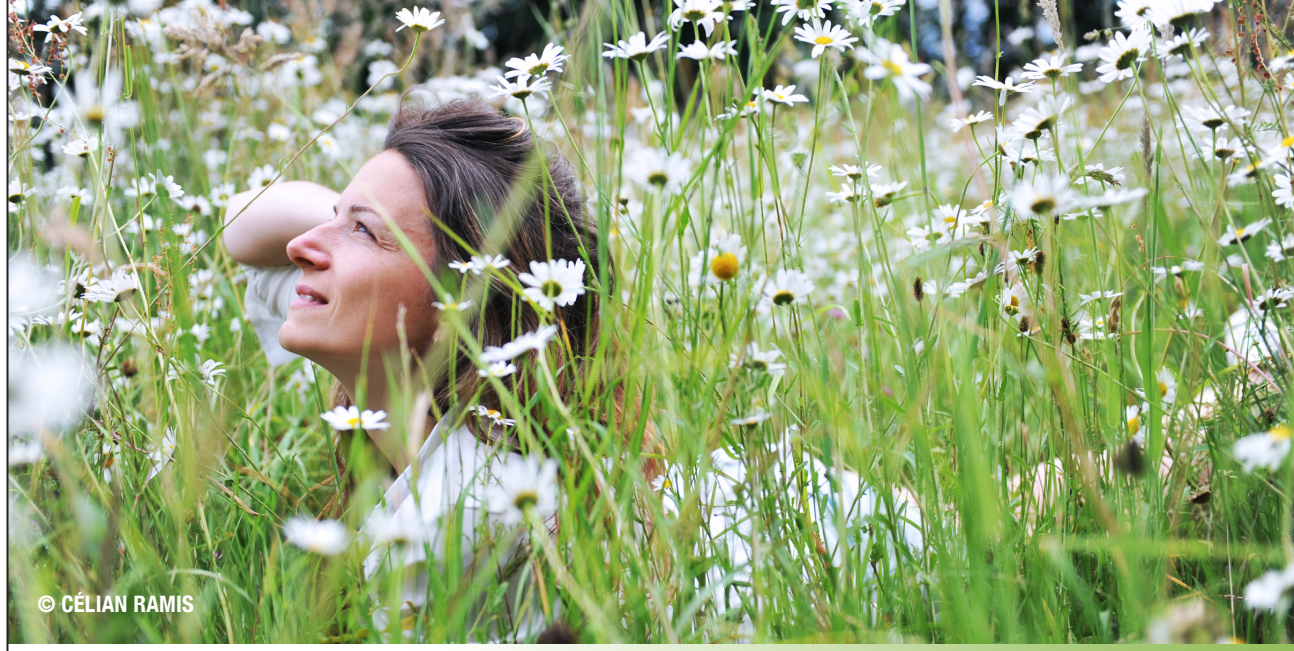
En 1978, Françoise d'Eaubonne, militante féministe, co-fondatrice de Mouvement de Libération des Femmes et écrivaine, publie un livre intitulé *Ecologie et féminisme, révolution ou mutation ?*. Elle est la première en France à parler d'écoféminisme et dénonce une relation entre deux formes de domination : celles des hommes sur les femmes et celle des hommes sur la nature. Interrogée à ce propos, Gaëlle Rougier, conseillère municipale et co-présidente du groupe écologiste à Rennes, analyse : « *Même si cette approche peut paraître un peu binaire a priori, elle a le mérite de poser la question du point de vue des dominés. Bien-sûr hommes et femmes, nous sommes tous responsables de la dégradation de la planète. Mais l'accaparement des ressources dans le monde à des fins productivistes, l'exploitation humaine pour l'industrie capitaliste oppresse toujours en priorité les femmes. L'industrie la plus emblématique de l'oppression des femmes et parmi la plus polluante sur la planète est celle de l'industrie textile. Le diktat de la mode qui réifie la femme ici est bâti sur l'exploitation d'autres femmes (et parfois d'enfants) là-bas. On constate aussi que les premières victimes du réchauffement climatique et des conflits et migrations qui s'ensuivent sont en premier lieu les femmes. Dans les pays en crise, elles sont les premières à perdre leur emploi, à être la proie de régimes hostiles, ou victimes de violences diverses. Et parmi les réfugiées, elles sont, avec les enfants, les plus vulnérables. Et ce ne sont que des exemples parmi d'autres.* »

Elle poursuit : « *Je trouve que l'écoféminisme est très opérant pour penser le croisement des inégalités de genre et des inégalités Nord-Sud. D'ailleurs ce n'est pas pour rien que les écoféministes américaines se reconnaissent dans les luttes de Vandana Shiva. L'écoféminisme est très lié au mouvement altermondialiste, qui est lui-même constitutif de la pensée écologiste.* »

RETOUR SUR L'HISTOIRE DE L'ÉCOFÉMINISME

Dans les années 70, le féminisme est en plein changement. Le progrès et l'essor du capitalisme doivent permettre aux femmes de se libérer. Désormais, elles sont citoyennes et peuvent travailler. Et en plus, Moulinex est là pour leur faciliter la tache. Ce qui consiste toujours à penser, malgré tout, qu'il revient aux femmes de s'occuper du foyer et des enfants. « *Finalement, on se rend compte que la modernisation ne met pas fin au patriarcat et n'aide pas l'égalité. C'est un contexte de désillusion face au progrès et les premiers effets du capitalisme sur l'environnement apparaissent. En France, un groupe féminisme et écologie se lance mais ça ne marche pas. Là où ça prend, c'est aux Etats-Unis et dans le monde anglo-saxon.* », explique

« L'accaparement des ressources dans le monde à des fins productivistes oppresse toujours en priorité les femmes. On constate aussi que les premières victimes du réchauffement climatique et des conflits et migrations qui s'ensuivent sont en premier lieu les femmes. »


© CÉLIAN RAMIS

Jeanne Burgart Goutal lors de sa conférence. En mars 1979, en Pennsylvanie, se produit une catastrophe nucléaire qui conduit un groupe de militantes féministes a organisé l'année suivante une conférence appelée « Women and Life on Earth », dans le Massachussets, qui réunit plusieurs centaines de femmes. En novembre 1980 est organisé un événement qui restera gravé dans l'histoire : la Women's Pentagon Action. Cette fois, ce sont des milliers de femmes qui devant le haut lieu du pouvoir militaire dansent, tissent, agitent des marionnettes, hurlent de colère, crient et jettent des sorts, habillées en sorcières. L'année suivante, elles seront deux fois plus. L'écoféminisme prend racine. En Angleterre, les écoféministes installent le plus grand camp de toute l'histoire du mouvement en 1981. Elles luttent contre l'installation des missives nucléaires à Greenham Common. « *Ça dépasse la simple mobilisation. Le camp a duré 19 ans !!! C'est l'expérimentation de toute une base de vie, de tout un mode de vie. Il s'agit désormais d'incarner le mode de vie qu'on prône. Elles revendiquaient par des actions politiques mais aussi par l'art. Elles invitaient les militant-e-s féministes, écolos, anti-nucléaires autour de leurs actions et elles avaient recours à un imaginaire très fort. Elles s'habillaient en nounours, dansaient comme des sorcières, c'était incroyable.* », précise Jeanne Burgart Goutal.

L'ADN du mouvement écoféministe repose sur la connexion du lien étroit et indissociable entre l'oppression des femmes et la destruction de la nature. Pourquoi ? « *L'articulation de la destruction de la nature et de l'oppression des femmes ressemble à un ruban de Möbius : les femmes sont inférieures parce qu'elles font partie de la nature, et on peut maltraiter la nature parce qu'elle est féminine.* », clarifie Emilie Hache, maitresse de conférence au département de philosophie à Paris et auteure de l'essai *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, lors d'un entretien avec le média *Reporterre*. Pour elles, « pas de justice climatique sans justice de genre », « On ne peut pas décoloniser sans dépatriarcaliser » ou encore « Le féminisme est le véganisme ». L'écoféminisme se développe dans les années 80/90 avec une flopée de livres qui apparaissent sur le sujet mais aussi d'actions, dont toutes ne se revendiquent pas de ce mouvement-là. En Inde, par exemple, le mouvement d'émancipation qui s'opère à travers la lutte des femmes contre la déforestation s'y apparentent fortement mais n'a pas tenu à étiqueter son combat.

L'écoféminisme infuse dans diverses disciplines : la philosophie, la sociologie, la psychologie, l'histoire, la théologie la politique. Des autrices des quatre coins du monde s'expriment sur le sujet de manière individuelle ou collective, à l'instar de la célèbre Starhawk. « *Au milieu des années 90, on assiste à une sorte de disparition de l'écoféminisme. D'un côté, il est*

attaqué dans la sphère féministe comme étant trop spirituel, pas assez politique. D'un autre, il est ignoré par les écolos. Pendant 20 ans, il y a une quasi disparition de l'écoféminisme. Les autrices ont le cul entre deux chaises, certaines abandonnent l'étiquette. On sent une sorte de malaise jusqu'en 2015 environ. », note la professeure de philosophie. Ce n'est donc pas une histoire linéaire. Ni très mainstream. Le mouvement réapparait dans différents endroits de la planète. Comme en Indonésie par exemple avec les « ibu ibu » (« femmes », en indonésien) de Kendeng, en 2017. Les femmes luttent contre la construction d'une usine de ciment et pour protester, elles ont coulé du ciment sur leurs pieds et sont restées ainsi une semaine durant. L'objectif : montrer dans leurs corps le lien entre elles et la nature.



Si elles revendiquent leur écoféminisme, tout comme certaines militantes sud-américaines, le terme reste encore peu utilisé et confiné à l'Europe car « *il ne sort pas trop de l'image blanche, intello…* », précise Jeanne Burgart Goutal : « *Tous les mouvements pour la justice environnementale montrent que tout le monde n'est pas touché de la même manière par les dégradations climatiques et environnementales. De manière générale, ce sont les femmes les plus touchées. Parce que ce sont les femmes qui sont les plus pauvres.* »

EN AVANT VERS L'ARRIÈRE ?

Comme on parle des féminismes, on pourrait parler des écoféminismes. En France, on remarque sur certains points, ce que Nadège Noisette qualifie d'incompréhension générationnelles : « *Ma mère n'a pas compris que je passe au lavable pour les protections hygiéniques. Pour sa génération, le jetable a été une manière de s'émanciper. Ce qui s'entend aussi. Mais ce ne sont pas des déchets valorisables et ce sont des produits néfastes. Le gouvernement aujourd'hui veut agir pour l'accès aux protections hygiéniques, il faut réfléchir en terme de produits lavables. Je comprends cette liberté du jetable, le fait de ne pas être tout le temps asservi au lavable mais il y a des limites sur notre santé et sur l'environnement.* » Pour sa collègue Gaëlle Rougier, l'écoféminisme a été caricaturé. Toute comme l'a été, et l'est encore, la pensée écologiste, « *réduite à une simple pensée essentialiste et donc régressive.* »

C'est un argument souvent soulevé. Pourquoi s'enquiquiner à acheter des couches lavables et des serviettes lavables ? Ça utilise de l'eau et ça prend du temps. Pourquoi courir à droite, à gauche, au marché, à la biocoop, au magasin sans emballages, etc. alors que tout est à portée de main chez Lidl ou Leclerc et que toutes les grandes surfaces développent des gammes bio ? En plus, il faudrait ensuite faire soi-même les purées et les compotes du bébé ? Ça prend du temps. Pourquoi accoucher dans la douleur alors qu'on a inventé exprès la péridurale ? C'est de la folie ! Accoucher à domicile ? Quelle inconscience ! Aujourd'hui, les femmes qui font

focus

« L'écoféminisme a été caricaturé, comme la pensée écologiste, réduite à une simple pensée essentialiste et donc régressive. »

des ce type de choix et les assume sont vues soit comme des WonderWomen, capables de tout faire en une journée sans une seule goutte de sueur sur le front, soit comme des traitresses à la cause qui vont réussir avec leurs conneries à nous faire revenir à l'époque des hommes de Cro-Magnon. Souvent, ça cafouille par peur d'un retour à la thèse essentialiste qui nous ramènerait des siècles en arrière. « *Lorsque j'ai lu* Fausse route *d'Elisabeth Badinter, j'ai eu un choc. Moi qui me revendiquais du féminisme, j'ai compris alors le décalage qui existait entre mes valeurs féministes et la façon dont je les articulais à mes convictions écolos et le féminisme dominant en France depuis les années 70. Dans son livre, elle fustigeait les couches lavables, l'allaitement, le non-recours systématique à la péridurale et d'autres choix de vie assez répandus chez les écologistes qu'elle semblait trouver très dangereux. Elle parlait de régression historique... Quel était le problème de vouloir utiliser des couches lavables quand en même temps on revendiquait l'égalité des tâches domestiques entre hommes et femmes ? Ce qui est bien-sûr le cas des écologistes. Je retrouvais dans ces propos la méconnaissance totale des enjeux écologistes et le mépris de classe auquel se sont souvent affrontés et s'affrontent encore les écologistes, qu'on renvoie souvent à la bougie et aux pulls qui grattent...* », commente la co-présidente du groupe écologiste de Rennes.

Elle parle d'une « *pensée féministe très bourgeoise, le fait d'une élite. Et très ethnocentrée. L'écoféminisme en donnant la parole à des femmes d'autres continents laisse plus de place à la culture, à la spiritualité parfois et au corps aussi. Aujourd'hui le croisement des regards et la prise en compte de l'intersectorialité des inégalités de genre changent la donne. L'intégration du point de vue des dominées aussi sur le plan social et historique, avec tout le travail de mémoire réalisé par les mouvements de femmes issues de l'immigration ou des féministes africaines, tout le travail de mémoire sur l'histoire de la colonisation, tout ça concoure à un décentrement de notre histoire française. En plus avec la montée de la conscience des enjeux environnementaux, tout concoure actuellement à l'émergence enfin d'un écoféminisme à la française.* »

LA HIÉRARCHIE DES COBAYES

La question de la réappropriation de son corps est primordiale dans cette lutte. Ce qui n'est pas anodin puisque l'histoire nous a montré comment le paradigme s'est inversé lorsque les hommes ont compris la mécanique de la procréation et ont ainsi tout mis en place pour contrôler le corps des femmes. Tout comme, ils contrôlent également le corps des animaux dans une pensée tout à fait spéciste, engendrée par ce même capitalisme patriarcal. La viande, c'est viril, c'est pas nous qui le disons, c'est la pub. En avril 2017, Elise Desaulniers, autrice, chercheuse et militante québécoise animait une conférence à l'université Rennes 2 – organisée par Sentience Rennes et le Collectif Rennais pour l'Egalité Animale - sur le lien étroit entre les mouvements féministes et animalistes, majoritairement composés de femmes. Sans surprise. Et pour cause… Dans l'histoire de la gynécologie, Marion Sims - que l'on définit comme le père de la discipline – pratiquait au début du XIXe siècle des opérations sans anesthésie sur des esclaves noires, avant de les réaliser sur des femmes blanches, avec anesthésie. Tout ça, afin de trouver les techniques pour réparer les fistules. Quelques années plus tard, les suffragettes dénoncent les vivisections effectuées sur des chiens. Aujourd'hui, on trouverait ça cruel, tandis que sur les rats ou les souris, les expériences ne nous font pas ciller. Les antispécistes défendent l'idée que peu importe l'espèce à laquelle appartient un animal, ce n'est pas à

l'Homme de décider de la manière dont on doit le traiter.

En somme, les cobayes ne devraient pas être des animaux sous prétexte que l'on estime, à tort, qu'ils n'ont pas de conscience ou de sentiments. Pas besoin de préciser que les cobayes ne devraient pas être des femmes ou des enfants. Ni même des hommes, bien entendu. Les femmes, individus à part entière, doivent avoir le droit de disposer librement de leurs corps et surtout le droit de faire des choix sans être jugées irresponsables par le reste de la société. Ainsi, comme le souligne Nadège Noisette, les femmes doivent pouvoir avoir le choix d'allaiter ou non, de s'épiler ou non, se maquiller ou non, se coiffer ou non, s'habiller comme elles le souhaitent, sans que la société ne les juge ou ne les rappelle à l'ordre.

C'est là que jongler entre les convictions écologistes et féministes devient périlleux. « *Il faut trouver un équilibre dans lequel on se sent bien. Entre l'image sociale et les convictions, les femmes, et les hommes aussi, sont pris entre les deux. On le voit bien dans les questions de l'apparence. Si on regarde par exemple, les élus en politique, les écolos font « moins attention » que leurs collègues socialistes ou d'autres partis, dans le sens où on considère que chacun est libre de s'habiller comme il le veut et n'est pas obligé de porter la tenue qui s'apparente à sa fonction. J'ai aussi l'exemple de mon fils. Dans son collège, lors des premières marches pour le climat, ont été organisées des journées d'informations et d'échanges. Mon fils, et d'autres, ont dit qu'ils s'habillaient avec des vêtements d'occasion. La réaction de la prof, à chaud, a été de dire qu'on n'est pas obligés de s'habiller comme des ploucs pour sauver l'environnement. Après, elle s'est reprise mais il y a encore là cette image dure à déconstruire, car outre la question de l'apparence, il y a le rapport à la pauvreté…* », précise l'élue aux Approvisionnements.

LA CONSOMMATION À OUTRANCE DANS LE VISEUR

À l'instar des nymphes au moment de la distribution des rôles au sein de l'Olympe, les femmes ont été reléguées au fil de l'Histoire à des postes subalternes. Pour qu'elles puissent honorer les tâches qui les incombent de par leur supposée et prétendue nature. L'éducation des enfants est au centre de cet ordre naturel. Il n'est donc pas surprenant que ce soit par les femmes, majoritairement, que s'effectue la transition écologique du quotidien : encore chargées des courses, des tâches ménagères et de tout ce qui concerne l'alimentation, elles sont les premières à se préoccuper des produits que l'on mange, des substances que l'on trouve dans les couches jetables, dans les protections hygiéniques, les conditions et matériaux de fabrication des vêtements, etc.

Par extension, ce sont elles qui développent en premier une sensibilité aigue pour le recyclage et le développement durable. Pour la simple et bonne raison que la répartition des rôles est encore très inégalitaire. Là encore, ce schéma n'a pas échappé au capitalisme patriarcal, qui use et abuse du pinkwashing et du greenwashing pour duper les consommatrices-teurs. « *Le changement de comportement passe par le changement des modes de consommation. Le capitalisme tel qu'il est aujourd'hui s'inscrit dans un schéma à sens unique. Ça ne peut pas fonctionner pour la planète. On a besoin d'une économie circulaire. À nous, consommateurs, de faire bouger les lignes. Acheter sans emballages, en circuits courts, acheter des produits*

« Le capitalisme tel qu'il est aujourd'hui s'inscrit dans un schéma à sens unique. Ça ne peut pas fonctionner pour la planète. On a besoin d'une économie circulaire. »

« On peut être féministe sans être écolo. Par contre, écolo sans être féministe, j'aurais tendance à dire que non. Pour moi, c'est indissociable. »

de seconde main, etc. », souligne Nadège Noisette qui est arrivée à l'écologie en devenant maman, comme de nombreuses femmes dont le déclic s'opère à ce même moment : « *On habitait à l'époque en région parisienne et on avait envie de vivre plus proches de la nature et de la mer, on a donc choisi Rennes. En arrivant, je me suis rapprochée d'associations liées à la culture bretonne et d'associations environnementales. La graine a germé. En parallèle, j'étais ingénieure chez France Télécom et en 2008, lors de la vague des harcèlements moraux dont j'ai été victime, j'ai profité du mouvement pour changer de métier. J'ai eu la chance d'être embauchée à l'ADEME* (Agence de l'environnement et de la maitrise de l'énergie, ndlr) *et de pouvoir être plus en phase avec mes valeurs. L'envie d'un engagement politique a découlé de tout ça et j'ai intégré le parti écolo en 2012 sans me poser la question du parti. Pour moi, l'écologie, c'est pas juste les petits oiseaux et le développement durable, c'est aussi le pacifisme, la défense de la diversité culturelle, la justice sociale et le féminisme. En tant qu'ingénieure, j'ai du défendre ma place dans un monde masculin. La question de l'égalité était une évidence pour moi et c'est intégré dans l'écologie.* »

L'ÉCOLOGIE ET LE FÉMINISME, C'EST QUOI ?

« *Un art de vivre en cohérence avec la nature et les êtres humains, dans le respect de soi et de chacun* », pour Nadège Noisette, « *un projet de société, voire de civilisation globale qui place l'humain au centre de son système de pensée et d'action, en articulation avec leur environnement* », pour Gaëlle Rougier. Pas besoin de lire entre les lignes pour saisir, dans la vision de l'écologie, son lien avec le féminisme, outil pour « *vivre en harmonie et que tout le monde trouve sa place dans la société* », pour la première, « *philosophie de combat pour l'égalité pleine et entière entre les femmes et les hommes* », pour la seconde, qui ajoute : « *C'est une lutte collective qui doit être toujours renouvelée et qui trouve diverses expressions. Il vaut mieux parler de féminismes au pluriel, en fonction des courants et des époques.* »

Mais peut-on être féministe sans être écolo et écolo sans être féministe ? « *Je crois que oui, on peut être féministe sans être écolo. Nos mères, c'est ce qu'elles étaient quelque part. Leur émancipation ne passait pas par la protection de la nature. Par contre, écolo sans être féministe, j'aurais tendance à dire que non. Si l'idée est l'harmonie et le respect, les femmes doivent forcément avoir leur place à part entière. Pour moi, c'est indissociable. Et le mouvement écologiste développe des facilités dans son organisation politique pour que les femmes aient leur place. Ce n'est pas un hasard si l'affaire Baupin a été mis au grand jour dans la presse. Le passage à la déclaration publique, ce n'est pas un hasard que ce soit passé par le mouvement écologiste. Si les violences ont lieu partout, dans tous les milieux, y compris les partis de gauche, les syndicats, etc., ces femmes se sont senties soutenues parce que ces questions sont mises en réflexion au sein du parti. Et ce n'est pas un hasard non plus que la question de l'accès aux protections hygiéniques à l'université soit partie de Sandrine Rousseau* (ancienne porte-parole d'Europe Ecologie Les Verts, ndlr). », répond Nadège.

Même discours du côté de Gaëlle : « *L'écologie est une lutte également mais c'est aussi des solutions concrètes aux défis démocratiques, sociaux, économiques et environnementaux. Là où le féminisme émancipe dans la lutte, l'écologie est un projet qui doit être capable de fédérer et de créer de la solidarité (homme/femme, Nord/sud, Villes/territoires ruraux) et qui proposent un projet politique concret en ce sens.* »

« Le corps féminin est toujours traité comme un objet et la femme n'a pas son mot à dire. Il faut faire face à l'intimité. »

RÉAPPROPRIATION, RÉHABILITATION, RÉINVENTION

L'écoféminisme n'est pas simplement l'alliance des deux luttes à l'état pur. Comme le souligne Jeanne Burgart Goutal, on peut être féministe et écologiste, sans être écoféministe. La co-présidente du groupe écologiste de Rennes analyse ainsi : « *L'écoféminisme est à la croisée car c'est aussi un projet politique de réenchantement du monde. L'écoféminisme est une proposition de réinvention des rapports entre humains, homme et femme et là où le féminisme matérialiste ne cherche que l'égalité matérielle, l'écoféminisme réintroduit la notion de réhabilitation du féminin, non pas comme une notion essentialiste mais comme un construit social différent et à cultiver. Elle permet donc bien-sûr aux femmes de revendiquer une singularité positive et donc de s'émanciper des modèles masculins.* »

Dans l'histoire de l'écoféminisme, Emilie Hache explique que le postulat de départ, outre la dénonciation d'une double oppression, est une réflexion critique de l'idée de nature telle qu'elle a été élaborée dans la modernité et une réflexion critique également de la manière de concevoir la féminité à cette même période : « *Mais, pour ces femmes, il ne s'agissait que d'une étape. Elles ont proposé ensuite de se réapproprier aussi bien l'idée de nature que ce qui relève de la féminité. Ce geste de réappropriation/réhabilitation/réinvention peut se traduire par reclaim, qui est le concept majeur des écoféministes. Par exemple, en renouant avec une nature vivante, que certaines considèrent comme sacrée. Une grande partie des écoféministes sont engagées dans la permaculture, réarticulant les humains à leur milieu, sortant du dualisme nature/culture en s'appuyant sur l'intelligence du vivant. Elles souhaitent revaloriser ce qui a été dévalorisé, aussi bien les corps que les compétences intellectuelles ou émotionnelles des femmes, retrouver de l'estime de soi, de la confiance en soi, etc. Il y a des textes incroyables qui décrivent des rituels, des groupes de parole dans lesquels cette reconquête est recherchée collectivement. Cela n'a pas été compris par une grande partie des féministes de l'époque, notamment par les féministes matérialistes françaises, qui ont accusé l'écoféminisme d'essentialisme (c'est-à-dire l'idée qu'il existerait une nature féminine par essence – et de même une nature masculine en soi).* »

LA PUISSANCE DU FÉMININ

Les écoféministes dérangent parce qu'elles bousculent l'ordre établi, montrant qu'il ne s'agit pas là d'une nature mais d'une construction sociale basée sur le patriarcat et le capitalisme. L'instinct maternel, l'alerte de l'horloge biologique, la résistance à la charge mentale et autres inventions pseudos basées sur des arguments scientifiques ne sont pas si naturelles que ça et les militantes croient davantage en la connaissance des éléments et l'appropriation de son corps comme on l'entend pour tendre à nouveau vers notre puissance qu'elle soit féminine et/ou masculine.

Dans l'idée de revalorisation de ce qui a été dévalorisé chez les femmes, Audrey Guillemaud, formatrice en physiologie du cycle et approches symptothermiques, installée à Rennes œuvre pour une « *féminité consciente et épanouie* », comme indique le sous-titre de son livre *Cycle féminin et contraceptions naturelles*, paru en avril dernier. En parallèle d'éléments personnels, elle a constaté au cours de sa carrière professionnelle, lorsqu'elle était chargée de prévention santé, que les femmes étaient souvent mal informées, voire ignorantes, puisque les questions de contraception et de prévention santé ne sont pas traitées en amont mais dans les situations d'urgence. Connaître son cycle constitue pourtant un élément de base pour les jeunes filles et les femmes en général.



« *C'est une dépossession dont je me suis rendue compte. Le corps féminin est toujours traité en tant qu'objet, avant qu'on ne donne des informations. On a fait du corps un objet sur lequel la femme n'a pas son mot à dire. Elle n'a pas le choix. Il faut faire face à l'intimité, la femme peut se comprendre. Le mécanisme est noble.* », explique-t-elle. Pour elle, on manque de notion d'empowerment purement féminin.

Dans les années 70, des militantes féministes prônaient déjà la découverte du corps et du sexe féminin par les femmes. En apprenant à observer et à toucher son pubis, sa vulve, ses lèvres, son clitoris, son vagin et son col de l'utérus. En apprenant à palper ses seins. « *On savait aussi repérer et écouter notre cycle avec les courbes de température, la glaire cervicale, la texture, etc. À quel point les femmes qui savent sont des femmes dangereuses ? Quand on détenait le savoir, on détenait le pouvoir. On évolue aujourd'hui, même au niveau des hommes. Il y a 10 ans, ce n'était pas acquis du tout. Mais la question reste : comment oser être autonomes ?* », pointe Audrey Guillemaud, qui soulève alors le tabou autour des menstruations, souvent maintenu par la transmission de peurs ancestrales. « *Les moyens de contraception, l'IVG, les règles… c'est en ne diffusant pas l'information qu'on créé la peur. Quand il y a de la connaissance, on recrée de l'histoire personnelle de la femme. Pouvoir dire que l'on est capable, confiante, pour être bienveillante aussi avec les autres.* »

Dans son ouvrage, elle établit un lien entre les différentes phases du cycle et les saisons de la nature. La période des règles serait comme l'hiver durant lequel la plante est sous terre, en veille énergétique. C'est un moment plus propice au repli et à la concentration intérieure. Puis vient le printemps, saison de la renaissance. La plante sort de terre, pousse en feuilles puis en fleurs. L'ovulation serait donc l'été, moment où la fleur devient un fruit, l'appel à produire quelque chose est moins intense. Le fruit enfin libéré, l'automne s'installe, privilégiant le recentrement avant la nouvelle phase d'épuration de l'hiver. « *C'est l'alternance des temps qui permet de faire maturer des projets. Le rythme que la femme a en elle est le rythme de l'univers. Le cycle lunaire, les quatre saisons, etc.*

c'est le cycle du vivant. Aujourd'hui, on a peur d'écouter notre cycle parce qu'en entreprise, le rythme, c'est plutôt une route bien droite que quelque chose de nuancé, avec cette alternance des temps. Le féminin n'est pas négligeable, le féminin n'est pas hors norme. Car la norme, ce n'est pas l'homme. La femme est un individu à part entière. L'empowerment féminin est un féminin entier. La femme peut l'utiliser à sa discrétion, pour connaître son cycle, écouter son corps, etc. et peut l'utiliser au sein d'un couple connecté. Parce que la fertilité n'est pas une valeur féminine. C'est le couple qui est fertile. Tout comme la terre peut rester sans graine pendant longtemps… Il nous faut nous libérer de tout ce qui a été intégré malgré nous et se mettre à bien penser que les deux personnes du couple hétéro sont responsables. Il ne faut pas déléguer la fertilité et la contraception à une seule personne. », précise-t-elle.

VIOLENCE DE LA VIRILITÉ

Pour cela, il est nécessaire que les femmes se réapproprient leur corps, se réapproprient leur cycle, se réapproprient leurs capacités intellectuelles, et se réapproprient leur sexe. Tout ce qui leur a été enlevé à force de construire et de transmettre un monde misogyne dans lequel règnent le sacre de la maternité et la culture du viol. Non Donald, on ne prend pas les femmes par la chatte. À force de renier son rapport à l'animalité, l'homme en a pourtant cultivé les traits jusqu'à l'inscrire dans l'histoire de l'humanité en 2017 sous le hashtag Balance Ton Porc qui provoque un tollé chez les antispécistes qui y voient là une insulte pour l'animal (tandis que personne ne s'insurge que « Paté d'cochonne » soit en accès libre dans les rayons du supermarché ou du caviste, comme le note Nadège Noisette, choquée par la découverte non seulement du nom du pâté mais également du dessin d'une cochonne en bikini…). La virilité doit sérieusement être déconstruite. Pour le bien de tous les êtres vivants.

Une étude américaine, réalisée en 2018, a montré que la plupart des hommes n'étaient pas à l'aise pour aller faire les courses avec un sac réutilisable, confiant ce comportement à la gent féminine. Les chercheurs de l'étude ont réalisé un expérience auprès de plusieurs hommes : d'un côté, ils leur ont donné une carte cadeau, rose et fleurie, de l'autre, un carte cadeau neutre. Avec, ils pouvaient choisir entre trois produits plus ou moins écolos. Sans surprise, malheureusement, les hommes possédant la carte cadeau rose, considérée comme efféminée, ont préféré acheter les produits les moins écolos. Une forme de compensation ? L'écologie serait donc bel et bien, dans les mentalités, une affaire de femmes.
L'étude conclut : « *En plus de la production de déchets, du gaspillage de l'eau ou de la trop grande consommation d'électricité, le sentiment donné aux hommes d'être trop féminins pourrait être une source de dégâts pour l'environnement.* » De mieux en mieux ! « *Ce n'est pas un hasard si les premiers hypers s'appelaient Mammouth. Moi, mon père disait : Je vais chez Mammouth, je voyais un Cro Magnon.* », ironise Tanguy Pastureau dans sa chronique du 9 janvier 2018, sur *France Inter* : « *Enfin, une des expériences menées montre que plus un logo est viril, plus les hommes donnent, une association écolo ayant pour logo un loup hurlant a reçu 3 fois plus d'argent qu'une autre avec comme logo un arbre, donc pour sauver la faune. Il faut juste que le WWF prenne pour logo leur panda mais en érection en train de mater le Canal Football Club et 100% des hommes font un don. On est sauvés. La virilité, c'est le truc le plus bête du monde. Vive les femmes.* » C'est tragique d'en arriver là. Tragique que l'écologie n'intéresse pas les hommes parce que ce serait soi disant pour les femmes. Tragique que les femmes redoutent une vraie transition écologique par peur de ressembler à la femme écolo pas coiffée, sans maquillage, des poils partout sur les jambes, les aisselles, le pubis n'en parlons pas (d'ailleurs, on parle de forêt vierge ou de buisson mal taillé dans ces cas-là…), qui s'installe en plein milieu du Larzac et grimpe aux arbres pour protester dès qu'elle a un pet de travers (ou ses règles, certainement).
La pression sociale et patriarcale est redoutable, et cela même face à une catastrophe annoncée qui a déjà bien commencé. Pour une question d'image, de virilité, de stéréotype écolo, on préfère laisser crever les femmes et la planète. Une fois le joujou Terre-miné, il n'y en aura plus d'autres…

« En plus de la production de déchets, du gaspillage de l'eau ou de la trop grande consommation d'électricité, le sentiment donné aux hommes d'être trop féminins pourrait être une source de dégâts pour l'environnement. »

L'ESPOIR, DANS LA JEUNESSE

La révolution écologique sera féministe ou ne sera pas. La jeunesse s'engage pour le climat. L'Europe s'émerveille devant la force et la conviction de Greta Thunberg, militante suédoise de 16 ans qui a plusieurs fois mis tout le monde sur le cul par la force de ses discours engagés et matures. Le 8 mars, elle n'hésitait pas à déclarer que le féminisme est crucial et embarquait la jeunesse dans un mouvement collectif qui affirme haut et fort le lien entre les droits des femmes et la préservation de l'environnement, à travers le génialissime slogan : « La planète, ma chatte, protégeons les zones humides ».
On ne peut pourtant s'empêcher de penser que là aussi tout est une question de cycle. La nouvelle génération prend le combat à bras le corps mais son visage médiatique reste celui de la jeune femme. Aussi combattive soit-elle, le capitalisme patriarcal manipule et broie sans difficulté et peut toujours compter sur les différents gouvernements pour le protéger et le choyer, en sous marin. Début juin, un article publié sur le site du magazine *Usbek et Rica*, signale que « *malgré les alertes, la production mondiale de plastique reste en hausse.* », principalement à cause des Etats-Unis et de l'Asie mais ailleurs, même si la production recule, le taux de recyclage reste bas et la France s'affiche comme une mauvaise élève avec un taux de recyclage à 22% (la moyenne en Europe étant à 31%). La vigilance n'est plus de mise, il faut désormais exiger de nos gouvernements qu'ils prennent les mesures nécessaires. Expérimenter la gratuité des protections hygiéniques dans des lieux collectifs, soit. Mais c'est là le minimum. Il serait de bon ton qu'en parallèle, le glyphosate soit interdit. Pour nos cultures et nos culottes (et surtout, nos vagins).

Santé publique, respect des femmes, enjeux sociaux, catastrophe environnementale… compliqué de penser l'avenir en des termes radieux tant que tout le monde ne s'y mettra pas réellement. « *Plusieurs fois j'ai entendu, au cours de mon mandat, des hommes me dire que l'écologie, c'est obligé, on va y aller et ça va passer par les femmes. Forcément, on a l'image de celle qui nourrit, celle qui soigne, etc. Alors, souvent, c'était dit comme un compliment mais n'empêche que je n'ai jamais réussi à le prendre comme ça. On est 50% de la population mondiale. Faut que tout le monde y aille. Faut arrêter avec cette décharge de la responsabilité.* », s'indigne Nadège Noisette.
La vague verte des Européennes portera-t-elle ses fruits ? Là encore c'est pareil. Face à des mentalités réticentes et des lobbys puissants, la tâche est compliquée. Rien ne sert de croiser les doigts et de prier Dame Nature en espérant sa clémence, on relève ses manches et on croque dans la pomme, tou-te-s ensemble, une bonne fois pour toute et on le recrache ce putain de ver.



L'IMPACT D'UNE LITTÉRATURE JEUNESSE DÉCOLONISÉE

Racisme et sexisme structurent le quotidien des femmes noires en France. Et cela, dès la petite enfance. Comment se construire dans une norme blanche qui infuse et se distille dans tous les secteurs de la société, notamment via un des outils majeurs de représentation et de développement de l'imagination : la littérature jeunesse ? Les 10 et 11 mai, l'association rennaise déCONSTRUIRE proposait des temps de réflexion et d'échanges autour de la décolonisation de la littérature jeunesse, dans le cadre de Rennes au pluriel.

« *Je ne parlais pas du racisme au début sur mon blog. Jusqu'à ce que j'aille inscrire mon fils à l'école ! Et que je me demande ce que je vais lui dire quand il rentrera de l'école en pleurs parce qu'il aura été insulté juste pour sa couleur de peau.* » Diariatou Kebe, blogueuse et autrice du livre *Maman noire et invisible*, s'est lancée dans l'écriture et le partage d'expériences en ligne au moment où enceinte, elle commence à faire des cauchemars à l'idée que son futur enfant subisse du racisme : « *En France, j'ai cherché, il n'y avait rien sur le sujet. Aux Etats-Unis, oui. J'ai décidé de faire un blog sur la maternité des femmes noires. Sur les enfants noirs mais aussi sur les femmes noires enceintes.* » Parce que comme le signale Christelle Gomis, doctorante en histoire contemporaine à l'Institut Universitaire Européen de Florence, qui anime la table ronde « Décoloniser la littérature jeunesse » le 11 mai au local de l'association déCONSTRUIRE, « *le racisme commence bien avant le berceau alors comment on fait pour en parler à tous les enfants ? Pour protéger nos enfants ? Et pour changer la société ?* » La réponse est dans le sujet, le livre étant un outils fort d'imaginaire et de représentation, qui impacte les consciences.

ABSENCE DE PERSONNÂGES RACISÉ-E-S

« *Souvent, dans les bouquins pour enfants, le héro est celui qui est raciste au début et qui ne l'est plus à la fin. Qu'en est-il ensuite de celui qui a subi le racisme ? Il n'y a pas assez de livres avec des afrodescendant-e-s dans un contexte français. Il n'y a pas de livres qui montrent un enfant non blanc devant la Tour Eiffel…* », poursuit Diariatou Kebe. Toutes les intervenantes en témoignent : au fil de leurs parcours, elles se sont senties exclues du roman national. En cours d'histoire ou dans la pop culture. « *J'ai commencé à écrire et à dessiner vers l'âge de 8 ans pour avoir des personnages qui me ressemblaient. Parce qu'il n'y en avait pas. Pocahontas était la plus proche de moi* », explique Laura Nsafou, autrice, dont l'album *Comme un million de papillons noirs* connaît un succès amplement mérité. Que ce soit dans les contes ou dans les grosses productions américaines qui cartonnent, même topo. « *On est toujours représentées d'une certaine manière. Figées. Sans passé et sans avenir.* », remarque Christelle Gomis, rejointe par Diariatou Kebe : « *Dans* Game of thrones, *il n'y a pas de noir-e-s mais il y a des dragons !!!...*» Ça fait rire dans la salle. Mais le constat est effroyable face à cet exemple au succès planétaire dans lequel les spectateurs-rices n'ont vu que quelques personnages racisés (souvent, au service des blanc-he-s). Et ce qui est d'autant plus frappant, c'est le témoignage de Reine Dibussi dont l'excellente BD *Mulatako* est publiée en auto-édition « *car les non me fatiguent et surtout on me dit non pour pouvoir toucher 3% sur le livre, franchement, c'est dur.* » Au départ, elle avait dessiné une bande d'ados blanches. Ou plus précisément « *des africaines qui ressemblent à des blanches.* » À ce moment-là, c'est le déclic : « *J'ai pris conscience que j'avais du mal à me représenter par le dessin. Pourquoi naturellement blanches alors que l'histoire se passe au Cameroun et est inspirée d'un mythe camerounais ? À cause de l'influence des mangas, des dessins animés, etc. tout ce qu'on nous donnait au Cameroun.* »

RÉHABILITER L'HISTOIRE DES AFRODESCENDANT-E-S

L'habitude de ne pas être représentée...« *Jusqu'à Toni Morrison ! Quand je l'ai découverte, j'ai ouvert mon blog pour analyser mon identité dans mon pays qui, en 2008, met mon identité en débat… Il y a un vrai manque de diffusion. Il y a une littérature antillaise mais on ne la voit pas dans les médias. C'est plus facile de trouver des auteurs afroaméricains et des bouquins sur Rosa Parks, Martin Luther King, etc. mais qu'est-ce qu'il en est de l'histoire de la résistance en Martinique ?* », s'insurge Laura Nsafou. La question de la transmission est au cœur du débat. Puisque sans récits historiques, les afrodescendant-e-s n'existent pas et n'ont pas voix au chapitre. Ielles apprennent et intègrent la norme blanche, celle de la dominance d'une couleur de peau et d'une texture du cheveu sur les autres. « *À l'école, on apprend que les blancs ont aboli l'esclavage ! Personne ne raconte que les esclaves antillais, les neg marrons, ont lutté pour leur liberté ?!* », pointe Reine Dibussi, dont le premier livre, intitulé *Crépus*, n'a jamais vu le jour par manque d'intérêt des maisons d'édition. Comment s'envisager en tant que personne à part entière quand vous êtes inexistant-e-s ou simplement le/la faire valoir stéréotypé-e du héro blanc ? « *Il faut tout déconstruire et créer des espaces de discussion. Quand je présente le livre dans des classes, les enfants ont énormément de questions. On peut briser les barrières au fil des conversations autour des cheveux crépus, des personnes noires, on peut parler de la colonisation, etc. Les enfants sont prêts à en parler. Mais souvent, ce sont nous, les adultes, qui avons peur de parler de la race.* », commente Laura Nsafou.

OUVRIR LE CHAMP DES POSSIBLES

Ces questions, elle le dit, intéressent les libraires depuis plusieurs années mais les éditeurs semblent être aux abonnés absents : « *Ce sont les maisons d'édition indépendantes qui se positionnent sur une littérature plus représentative mais il faut avoir les moyens, les réseaux, etc.* » Diariatou Kebe en a fait l'expérience, une fois le livre publié, elle a du faire sa propre communication car l'éditeur « *ne faisait la promo que des auteurs les plus côtés* ». Après cela, elle a fondé l'association Diveka qui valorise toutes les œuvres culturelles à destination du jeune public « *faisant la part belle à la diversité, qu'elle soit mélanique, culturelle, de genre, d'identifications sexuelles mais aussi de handicap.* » Parce que les enfants ont besoin de représentations multiples et plurielles pour se construire et surtout pour se rêver partout dans le champ des possibles. Est-ce envisageable dans un monde où les autrices et auteurs racisé-e-s intègrent que seules les histoires blanches sont intéressantes, dans un monde où on leur dit qu'il est raciste de faire figurer le mot noir dans le titre de leur livre, dans un monde où ielles sont obligé-e-s de s'auto-éditer, que ce soit pour parler de leurs conditions ou que ce soit pour écrire un roman de science fiction ?

MARINE COMBE

bref

PAROLES LGBTI

Le collectif Episcène revient avec un nouveau spectacle qui promet une indispensable secousse, le 6 juin à 19h30 aux Ateliers du Vent. « Les gens comme nous » raconte leurs vécus, identités, amoures en tant que lesbiennes, gays, bi-es, trans et non binaires, agrémentés des voix d'autrices, connu-es ou inconnu-es. La représentation sera suivie de la Boum d'HF Bretagne. À ne pas manquer !

bref à l'affiche

chiffre du mois

26/06

Rencontre avec Laélia Véron et Maria Candea, autrices du livre *Le français est à nous : petit manuel d'émancipation linguistique,* à la librairie La Nuit des Temps, à Rennes.

chiffre du mois

yegg aime les expositions

LES COEURS RÉSISTANTS

Jusqu'au 28 juin / Maison de quartier La Touche, Rennes

bref

TOUT À COUP

Le festival Tout à coup, de la cie Erébé Kouliballets, est de retour du 8 au 16 juin, le programme, articulé autour de la thématique « Femmes dans l'espace public », est riche : cours de danse africaine, présentation de la nouvelle création « Lou(ps) » mais aussi de « Femmes souriant à l'invisible », lectures autour du harcèlement, cours autour de la notion « Puissantes et sexys ». Dense et fantastique !

bref à l'affiche

L'ÉQUIPE DE YEGG

VOUS SOUHAITE DE FAIRE D'ÊTRE FIER-E-S DE QUI VOUS ÊTES

YEGG contactez-nous via redaction@yeggmag.fr

PARITÉ EN FESTOCH'

Le manque de la parité dans l'organisation d'un événement tel qu'un festival de musique, c'est le constat que dresse l'équipe qui gère bénévolement le Don Jigi Fest, dont la 8e édition s'est déroulée les 3 et 4 mai à Vitré.



© CÉLIAN RAMIS

En 2019, elles sont 33 femmes sur 80 groupes invités aux Francofolies, 25 sur 79 groupes à Solidays, 14 sur 40 groupes au Bout du monde, 24 sur 73 groupes aux Vieilles Charrues, 5 sur 22 groupes au festival du Roi Arthur et 3 sur 17 groupes au Don Jigi Fest. Pas besoin d'être un-e génie des mathématiques pour comprendre qu'elles sont largement minoritaires, ça saute aux yeux. Ce que le grand public remarque moins en revanche, c'est le déséquilibre qui règne également au sein des équipes organisatrices. « *Même avant cette édition-là, on sentait le clivage des hommes à la technique et des femmes à la restauration.* », explique Esther Rejai, organisatrice du Don Jigi Festival, tout comme Mael Gerault : « *Dans le bureau, c'est flagrant. Depuis le début, il n'y a eu que 2 femmes, toujours en coprésidence.* » Dans les bénévoles figurent 51% de femmes et 49% d'hommes, dans l'équipe organisatrice, 35% de femmes et 65% d'hommes et du côté des responsables de commission, 8 filles et 17 garçons. « *On voyait bien qu'il y avait plus de mecs que de nanas mais on ne s'en rendait pas compte à ce point. On réalise maintenant parce qu'on a ouvert le débat entre nous.* », souligne Mael. Esther rebondit : « *Les filles l'avaient déjà réalisé avant. Par exemple, quand on mange tous ensemble, souvent les gars partent et laissent leurs trucs et les meufs font la vaisselle. C'est fou ! Et quand on creuse, on se dit que ça concerne plus globalement tout le secteur et ça amène à se poser la question sur plein d'autres domaines : le cinéma, la musique, etc. ?* » Si pour l'heure, ielles n'ont pas encore défini de solutions concrètes, la réflexion est lancée, pour libérer la parole et identifier les freins et les blocages. « *Les mentalités évoluent mais il me semble que l'image de la femme est encore enfermée dans des carcans, et ceux dès le plus jeune âge* », répond Laura Gautier qui analyse ici, de la même manière que Roxana Rejai, l'influence des stéréotypes de genres transmis par l'éducation et les représentations. Ainsi, les femmes osent moins se positionner sur des postes à responsabilité et les hommes « *ne sont pas forcément prêts à intégrer n'importe quelle fille* » alors que finalement les compétences s'acquièrent « *au fur et à mesure sur le terrain* ». **M. C.**



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR

CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict *- p.35*
- YEGG & the city *- p.36*

Cd

JADE BIRD
JADE BIRD
MAI 2019

Une fois écoutée, c'est une artiste dont on ne peut plus se passer. On dit que la valeur n'attend point le nombre des années. C'est bien vrai pour cette talentueuse chanteuse-musicienne-autrice anglaise. Jade Bird, 21 ans, trouble nos neurones sensitifs dès la première chanson de son album. Les stimuli se multiplient aux premiers sons de sa voix qui navigue entre rock et folk. Influencée par Bob Dylan, Neil Young, Elliot Smith, Alanis Morissette ou encore Joan Jet et Patti Smith, sa musique a du caractère. C'est une tempête en période de chaleur moite qui nous rafraichit et nous aide à respirer l'air frais des ballades rock dans lesquelles elle nous embarque sans difficulté. Jade Bird allie force des mélodies et noirceur de l'écriture à sa voix aussi angélique que rauque. Avec simplicité, accompagnée d'une guitare, elle manie l'intensité des émotions distillées au fil des 12 chansons, nous plongeant sans que l'on s'y attende dans une sorte de fragilité intérieure. Et pourtant, on ressort de l'écoute avec une forme de rage utile. Celle qui nous fait nous tenir bien droite dans nos pompes, le menton bien relevé, le regard fixé sur l'horizon, le poing prêt à être levé. Prête à s'affirmer combattive.

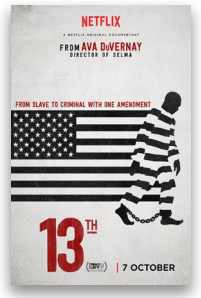


MARINE COMBE

Dvd

13TH
ANA DUVERNAY & MICHELLE ALEXANDER
JUIN 2019

Captivant, démonstratif et véritable film coup de poing, Ava DuVernay et Michelle Alexander réussissent en une heure et quarante minutes à dresser le portrait d'une Amérique qui n'a cessé de pratiquer une politique de criminalisation et d'incarcération exponentielle de la population noire des USA. 13 est le chiffre du 13ème amendement de la constitution des Etats-Unis qui aboli l'esclavage en 1865. Le travail incroyable des autrices ne fait que démontrer avec quelle persistance et volonté, les différents gouvernements ont, à travers différentes lois et systèmes politiques, stigmatisés le peuple afro-américain pour ne lui accorder qu'une image de communauté dangereuse et incontrôlable. À l'aide d'un flux impressionnant d'images d'archives et d'interviews de leaders de la communauté afro-américaine, le film retrace 150 années d'un raisonnement chronologique qui s'étend de la fin de l'esclavage à aujourd'hui, ayant pour finalité l'aliénation de la condition humaine et la marginalisation des noir-e-s aux Etats-Unis. Une œuvre marquante et importante, résultat d'un travail de recherche remarquable. Aussi intelligent qu'effrayant, le documentaire atteste et illustre avec brio les inoccultables injustices raciales et violations des droits humains, hélàs toujours bien présents au cœur de la politique et de la société américaine. Répressions des mouvements des droits civiques et ségrégation permanente se juxtaposent avec un discours sociétale insufflé par des décennies de matraquage via les différents médias et supports culturels. Une réflexion et un témoignage riches qui atteignent leurs objectifs de démonstration.



CÉLIAN RAMIS

Cinéma

FEMALE PLEASURE
BARBARA MILLER
JUIN 2019

Le très gracieux et distingué film de Barbara Miller est une composition très juste et sans artifice de témoignages intimes et poignants de femmes et de leurs parcours de vie. Pour la plupart, elles ont vécu des évènements traumatisants et en subissent encore aujourd'hui les conséquences. Des conséquences qui leur permettent de s'élever et combattre les préjugés et une domination masculine justifiée par des éléments religieux, culturels ou sociétaux. À travers cinq femmes, cinq destins, on retrouve l'envie similaire de se battre contre les violences faites aux femmes et d'acquérir ou gagner le droit de pouvoir disposer librement de son corps. Il y a l'artiste japonaise Rokudenashiko qui travaille sur l'impression 3D de vulves, une ancienne religieuse victime de viols répétés par un membre de sa hiérarchie ecclésiastique, une jeune maman mariée de force et emprisonnée au sein de sa communauté juive hassidique de New York, une jeune indienne qui milite pour les droits des femmes dans son pays et une londonienne originaire de Somalie, qui s'oppose et lutte activement contre l'excision dont elle a été elle-même victime. Tous ces portraits sont très précieux et honnêtes. Ce documentaire pose de vraies questions. Et la richesse du discours est de préciser que ces questions s'adressent aux hommes et aux femmes, véhiculant parfois elles-mêmes la violence des stéréotypes genrés. Les mots ont un sens et ils raisonnent de manière simple et efficace : on ne viole pas, on ne mutile pas et l'homme ne peut et ne doit avoir libre possession du corps de la femme. Aucune justification n'est entendable, ni religieuse, ni culturelle ! La belle ouverture qui gagne les esprits réside dans cet espoir que l'éducation a ce pouvoir intrinsèque et immanent de pouvoir faire changer les choses.

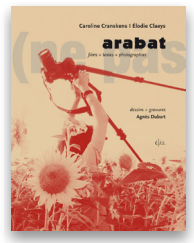


CÉLIAN RAMIS

Livre

ARABAT
CAROLINE CRANSKENS & ELODIE CLAEYS
MAI 2019

« *C'est Marie-Jo qui nous parle d'Anjela Duval. Le documentaire d'André Voisin (1971) sur cette paysanne et poétesse du Trégor a bouleversé sa vie. On découvre le poème « Arabat » qui donnera son titre à la fois au livre et au documentaire. Il y a là de la révolte, de la lucidité, du courage, une demande de respect.* », écrit Elodie Claeys qui co-signe avec la vidéaste Caroline Cranskens l'ouvrage-documentaire *Arabat,* publié aux éditions (finistériennes) Isabelle Sauvage. Elles viennent de Lille et se sont installées de février à mai 2018 dans l'ancienne poste de Plounéour-Ménez pour une résidence artistique. Non seulement le livre a le mérite de nous faire découvrir le poème d'Anjela Duval dont la force est à couper le souffle mais aussi il nous transporte dans un voyage au cœur des Monts d'Arrée. Les dessins et gravures d'Agnès Dubart, qui les a rejoint pour un temps, les photographies de Caroline Cranskens et les textes d'Elodie Claeys s'imbriquent et résonnent dans un journal intime qu'on a envie de lire secrètement sous la couette à la lueur d'une frontale légèrement affaiblie. On en ressort ébloui-e-s et émerveillé-e-s, fier-e-s de tenir entre les mains un objet insolite si puissant puisqu'il détient là un morceau de la mémoire de notre histoire locale.



MARINE COMBE



YEGG & THE CITY

Épisode 62 : Quand j'ai récolté des fruits et des légumes

À une lettre près, on pouvait faire un « Martine fait sa cueillette à la campagne » ! Dommage… Enfin, le « t » manquant ne nous a pas empêché, fort heureusement, d'aller découvrir le site de la Grande Réauté à Thorigné Fouillard sur lequel Françoise et Jean-Claude Ferron ont repris, en 2010, le domaine de la Cueillette de Thorigné. Dix hectares sur 50 sont consacrés à un potager dans lequel on vient se servir directement afin de constituer soi-même son panier de fruits, de légumes et même de fleurs. Et quand on habite en ville, sans jardin, ni même balcon sur lequel on peut faire pousser quelques aromates, c'est le pied de se balader dans les allées de la ferme et de cueillir les diverses variétés proposées selon les mois de l'année et les saisons. En tant que citadine trentenaire et fière de l'être, j'assume l'étiquette bobo en adhérant pleinement à ce concept ludique et pédagogique qui entretient notre rapport (et notre respect) à la nature et aux circuits-courts. Sans écarter le plaisir de flâner le long des étals les jours du marché, on découvre ici comment récolter les produits grâce aux panneaux explicatifs qui enseignent comment cueillir son fruit et son légume sans en détériorer l'environnement ou le plant. Le moment est joyeux et les repas confectionnés par la suite avec les éléments de notre panier d'autant plus savoureux. Franchement, on kiffe.

MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOP
ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
KARINE SABATIER ARMELLE GOURVENNEC MARIA VADILLO
NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
FRÉDÉRIQUE MINGANT DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC
CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE ANOUCK MONTREUIL
LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO
ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
ANNE LE HÉNAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
CATHERINE LEGRAND
JEN RIVAL



LES FEMMES QUI COMPTENT,
CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION

YEGGMAG.FR